



HAL
open science

La préparation du congrès de 1935 dans la correspondance d’Otto Neurath et de Louis Rougier

Michel Bourdeau

► **To cite this version:**

Michel Bourdeau. La préparation du congrès de 1935 dans la correspondance d’Otto Neurath et de Louis Rougier. *Philosophia Scientiae*, A paraître. halshs-01864570

HAL Id: halshs-01864570

<https://shs.hal.science/halshs-01864570>

Submitted on 23 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PRÉPARATION DU CONGRÈS DE 1935
DANS
LA CORRESPONDANCE D'OTTO NEURATH ET DE LOUIS ROUGIER¹

Michel Bourdeau (IHPST-CNRS)
bourdeau@ehess.fr

RÉSUMÉ

Dans les Archives Neurath conservées à Haarlem, une des correspondances les plus volumineuses est celle qu'il a échangée avec Louis Rougier. Les deux hommes ayant été chargés de co-organiser le premier congrès du mouvement pour l'unité de la science, qui s'est tenu à Paris en septembre 1935, cette correspondance permet de retracer l'histoire, pleine de péripéties, des préparatifs de cet événement, dont l'idée première surgit à Berlin en 1932, lors d'une conversation entre Rougier et Reichenbach. Outre l'éclairage qu'elle apporte sur le congrès, cette étude permet, de façon plus générale, de combler une lacune dans l'histoire du mouvement pour l'unité de la science, où le nom de Rougier n'apparaît que rarement, alors pourtant que, de 1933 à 1940, il en a été un des membres les plus actifs. Aussi, il s'agira également, de façon subsidiaire, de mettre en valeur l'action de Rougier dans l'histoire de la philosophie scientifique et de s'interroger en particulier sur le rôle qui lui revient dans la non réception en France des idées du Cercle de Vienne.

ABSTRACT

One of the main correspondences to be found in Neurath's *Nachlass* in Haarlem is the one he had with Louis Rougier. The two men had been in charge of the preparation of the first congress for the unity of science that took place in Paris in September 1935 and was a crucial step in the organization of the movement. This correspondence allows us to describe the preparation of this event, starting from a conversation between Rougier and Reichenbach in Berlin in 1932.

Besides what it taught us about the congress, this correspondence helps also to fill a gap in the history of the movement, where the name of Rougier is seldom mentioned, while he was, from 1933 until 1940, one of its most active members. This paper wants to show the role of Rougier in the history of scientific philosophy, and more specifically to try to understand the role he could have had in the non-reception in France of the ideas of the Vienna Circle.

De ce qui s'est passé dans les amphithéâtres de la Sorbonne durant les premiers jours de septembre 1935, de ce qui s'y est dit, il sera amplement question dans l'ensemble de ce volume. Les pages qui suivent se proposent un objectif quelque peu différent : éclairer cet événement à partir de la correspondance échangée entre ses deux co-organisateurs, Otto Neurath et Louis Rougier².

¹ Mes plus vifs remerciements vont à Madame Godelieve Bolten, qui m'a accueilli à deux reprises aux *Noord-Hollands Archief* de Haarlem, ainsi qu'au Professeur A. J. Kox, secrétaire du *Wiener Kreis Stichting*, qui m'a aimablement autorisé à citer des extraits de la correspondance de Neurath, déposée à Haarlem, avec l'ensemble des *Wiener Kreis Archiv*.

² Cette correspondance, qui s'étend de 1933 à 1940, est aussi volumineuse que celle échangée avec Rudolf Carnap, Philipp Frank ou Charles Morris. Il s'agit d'un ensemble de 332 lettres, soit 141 de Rougier, manuscrites à quelques rares exceptions près, et 191 de Neurath, des copies carbonées, parfois peu lisibles. Rougier renvoie parfois à Neurath les

Dans ces lettres, on trouve çà et là des discussions philosophiques, notamment quand Neurath plaide en faveur de l'unité de la science ou de l'encyclopédie. Elles n'occupent toutefois qu'une place très réduite et il ne sera donc ici question que de ce qui concerne la préparation du congrès de 1935, objet premier et quasi exclusif de la correspondance. Outre l'éclairage qu'elle apporte sur l'évènement, cette étude permet, de façon plus générale, de combler une lacune dans l'histoire du mouvement pour l'unité de la science. En effet si, après avoir été longtemps occultée, la place centrale qu'y a occupée Neurath est maintenant reconnue, on ne peut en dire autant de Rougier, alors pourtant que, de 1933 à 1940, il en a été un des membres les plus actifs. Aussi, à travers l'étude de cette correspondance il s'agira également, de façon subsidiaire, de mettre en valeur la place de Rougier dans l'histoire de la philosophie scientifique.

Ces pages comprendront donc deux parties, de taille inégale. Tout d'abord, il faudra retracer l'histoire, riche en rebondissements, des préparatifs d'un Congrès qui a failli ne pas avoir lieu en 1935. Dans un second temps, cette même histoire invitera à se demander dans quelle mesure la personnalité très controversée de Rougier ne serait pas en partie responsable du désamour de la communauté philosophique française pour le mouvement de philosophie scientifique dont elle avait pourtant accueilli le premier, et le plus célèbre, congrès.

Auparavant, il convient toutefois de dire quelques mots des deux correspondants. Point n'est besoin de présenter longuement Neurath³. Il suffira de rappeler que, parmi les membres du Cercle de Vienne, il occupe une place à part. Ayant été obligé de renoncer à une carrière d'enseignant, son activité dut prendre un caractère protéiforme qui rend difficile l'étude de son œuvre. Nul mieux que Carnap, dans la dernière lettre qu'il adressa à son ami, quelques mois avant la mort de celui-ci, n'a peut-être décrit ce qui fait l'originalité de Neurath : « ton tempérament et ta façon d'agir est différente de celle de la plupart d'entre nous ; tu es plus énergique, plus actif, plus battant (*driving*), plus agressif. En conséquence, c'est à toi qu'il est revenu d'être la force motrice de notre mouvement et de toutes ses différentes activités. Nous t'en sommes reconnaissants et obligés ; nous sommes tous conscients de là où serait encore notre train si nous n'avions pas eu la grosse locomotive »⁴.

Il est difficile d'imaginer personnalités plus opposées que celles des deux correspondants, au point qu'on serait tenté de dire qu'ils étaient faits pour ne pas s'entendre. Alors que Neurath est un socialiste, proche de l'austro-marxisme (on dit que c'est avant tout contre lui qu'est dirigé « Scientisme et science sociale » de Hayek), Rougier, lui, est un des fondateurs du néo-libéralisme, notamment en tant qu'organisateur du Colloque Lippmann, considéré comme la matrice de la Société du Mont Pelerin⁵. Né dans une famille de la grande bourgeoisie lyonnaise, il évolue à son aise dans les plus hautes sphères de l'Etat et le Maréchal Pétain ira même jusqu'à lui confier, en 1940, une mission secrète auprès de Churchill, ce qui lui vaudra, en 1945, d'être pour un temps exclu de l'université. A l'époque qui nous occupe, ses contacts au Ministère des Affaires Étrangères, au Ministère de l'Éducation Nationale ou encore au Bureau de Coopération Intellectuelle, l'équivalent, pour la Société des Nations de ce qu'est l'UNESCO pour l'ONU, lui sont très utiles dans sa tâche d'organisateur. Docteur ès Lettres depuis 1920, avec une thèse remarquable sur Poincaré, il est souvent en poste ou en mission à l'étranger, et il n'occupe dans la communauté philosophique française qu'une place de second rang.

lettres reçues de ce dernier, après y avoir porté des annotations ; de même, Neurath porte au crayon des instructions, en y ajoutant les initiales de leur destinataire, MR, très vraisemblablement, Maria Reidemeister, qui lui servait alors de secrétaire et qu'il épousa après la mort de sa seconde femme, Olga.

³ Sur Neurath, voir la récente biographie de Sandner 2014.

⁴ Carnap à Neurath, lettre du 23 août 1945, citée dans Hegselmann 1985, p. 287.

⁵ Sur Rougier, voir Bernd et Marion 2006 et Allais 1990.

Le récit des préparatifs.

Les tout débuts : été 32-été 34. Dans l'allocution d'ouverture, Rougier indique que l'idée de ce congrès « fut émise pour la première fois au cours d'une conversation à Berlin, en juillet 32 » (Rougier 1936, p. 239). Que pouvait bien faire Rougier à Berlin à cette époque ? se demandera-t-on. Il revient d'une mission en URSS, que lui a confiée le Ministre de l'Education, Anatole de Monzie, et donne en chemin une conférence, ce qui lui permet de rencontrer Hans Reichenbach, avec qui il est en contact épistolaire depuis novembre 1931. Dans la mesure où l'histoire du congrès de 1935 est presque toujours rattachée à celle du Cercle de Vienne, le fait n'est pas sans importance. L'idée première ne vient pas des Viennois ; au départ, il s'agit d'une initiative franco-allemande, ayant pour objet non l'unité de la science mais la philosophie scientifique. Pour Neurath comme pour son ami Philipp Frank, le nom de Rougier restera d'ailleurs toujours lié à celui de Reichenbach. Dès son retour à Paris, Rougier prend des contacts, notamment au Ministère des Affaires Etrangères, où travaille André François-Poncet, qu'il a connu quand il était professeur au lycée Chateaubriand à Rome (1921-1924).

La correspondance entre les deux co-organisateurs ne commence toutefois que plus d'un an plus tard. Dans la première lettre conservée, Rougier fait part à Neurath de son intention d'organiser un congrès de philosophie scientifique à Paris et ajoute : « Puisque vous êtes à Londres, et que vous en revenez le 19, voulez-vous vous arrêter un jour à Paris, disons le 20. Dans ce cas, je vous demanderai de venir dîner chez moi, je vous conduirai aussi chez M. Boll, que vous connaissez par correspondance et qui s'occupe de faire connaître en France les travaux du Cercle de Vienne » (Rougier à Neurath, 14 novembre 1933). L'entrevue a lieu quelques jours plus tard, suite à quoi Neurath rédige le petit mémorandum suivant :

« Vienne, le 28. 11. 1933.

Rapport sur les entretiens des 21 et 22 nov. à Paris.

- 21. Novembre, entretien Rougier-Neurath
- 22. Novembre "..." Boll-Neurath
- 22. Novembre "..." Boll-Rougier-Neurath

Sans préjuger de la détermination précise de toutes les dates et formulations particulières, un accord a été trouvé sur les points suivants : le groupe parisien travaille avec l'association Ernst Mach, conformément aux conversations préalables avec Philippe Frank, pour convoquer un congrès international à Paris.

Pendant l'été 1934, il est prévu une petite réunion préalable, à proximité de Prague, à laquelle messieurs Boll et Rougier participeraient volontiers. Il semble approprié que, avant le congrès international de philosophie de Prague, des représentants des différents pays s'entendent sur quelques points, de façon à permettre une attitude commune lors du congrès international de philosophie de Prague. [...]

Le Professeur Rougier devant se trouver au Caire dès octobre 1934, mais aussi pour d'autres raisons, messieurs Boll et Rougier insistent pour que le congrès ait lieu le plus tôt possible en septembre.

Notre propre congrès international doit se réunir, bien préparé, à Paris en juillet 1935, sous le patronage de « l'Institut de coopération intellectuelle », de « La Revue des sciences » et de « La Bibliothèque de philosophie scientifique ». [...]

Le congrès comprendra fondamentalement trois sections. La première sera consacrée à la sociologie des sciences. Pourront aussi y trouver place des recherches historiques ou géographiques. Dans le deuxième groupe seront abordés les fondements des sciences empiriques, en particulier de la biologie (entéléchie, etc.), de la psychologie et de la sociologie. La syntaxe logique du langage de la science, etc. La troisième partie du congrès

sera consacrée aux sciences formelles, logique pure et mathématiques. Il est important que la logique plurivalente, le problème *calcul des probabilités et logique en général* et les problèmes apparentés soient discutés. [...] La discussion proposée par monsieur Rougier sur la question de la liberté de la recherche scientifique et des doctrines scientifiques serait traitée soit dans une session particulière, soit dans la première section du congrès, sous la forme d'une recherche sociologico-scientifique ».

Cette rencontre officialise ce qui n'était jusqu'alors que des discussions informelles et marque le début de la collaboration entre les deux hommes. Leur tâche est claire : organiser un congrès à Paris pendant l'été 1935, ce qui passe par une étape intermédiaire, une rencontre à Prague, à l'été 1934 (soit un peu plus de six mois après cette première entrevue), destinée principalement à préparer la rencontre parisienne. A cette tâche officielle s'en surajoute toutefois une autre et, à partir de ce moment, l'organisation du congrès est étroitement mêlée à la formation d'un mouvement international regroupant, en Allemagne, en Autriche, en Pologne, en France et ailleurs en Europe, des philosophes partageant un certain nombre de convictions communes sur la nature de leur activité, et qui deviendra bientôt le mouvement pour l'unité de la science. C'est ainsi que rapidement se constituera un comité de cinq personnes, composé, outre les deux précédents, de Reichenbach, Carnap et Frank. Et c'est en accord avec Berlin (Reichenbach) et Prague (Frank et Carnap) qu'il faudra déterminer la date et le programme du congrès de Paris.

Jusqu'en septembre, les deux hommes s'occupent avant tout de préparer la rencontre de Prague, devenue *Vorkonferenz* sur une suggestion de Carnap. Suite aux événements survenus à Vienne en février 1934, Neurath se retrouvera brutalement en exil en Hollande, ce qui ne semble pas affecter outre mesure son activité puisque, dès 1931, en collaboration avec Paul Ottlet, il avait créé à La Haye un *Mundaneum Institut*, qui deviendra la base opérationnelle pour l'organisation des futurs congrès et permettra à Neurath d'être comme la cheville ouvrière du mouvement. Rougier ayant lui aussi déclaré, dès 1932, son intention de fonder une association internationale, Neurath discute avec lui de la forme juridique à donner à la fondation qui doit renforcer l'action du *Mundaneum*. Dès le 5 avril, « à bord du Scan Penn », Neurath aborde également la question des noms : qui faut-il inviter à Prague ? qui fera partie du bureau permanent ? qui solliciter pour le comité scientifique ?

La rencontre qui eut lieu à Prague du 31 août au 2 septembre 1934, en marge du Huitième Congrès International de Philosophie, remplit bien sa fonction de pré-conférence. Outre les communications présentées, elle marque un jalon dans l'histoire de ce qui devait devenir le mouvement pour l'unité de la science. Comme le remarquent les remarques préliminaires non signées qui ouvrent le compte-rendu qu'en donne *Erkenntnis*, « la fusion des différents courants qui représentent un empirisme anti-métaphysique, s'est effectuée pas à pas » (*Erkenntnis* 1 (1935), p. 1). Le mouvement, longtemps resté essentiellement germanique est devenu massivement international puisqu'il regroupe maintenant aussi des Polonais, des Français, des Nord-Américains.

Un des premiers signes de cette évolution est la décision qui y est prise :

La conférence préparatoire a chargé un comité provisoire de préparer le congrès de Paris. Ce comité comprend : Carnap, Frank, Jørgensen, Lukaszewicz, Morris, Neurath, Reichenbach, Rougier, Schlick. Comme thème de ce premier congrès, il a été choisi la discussion de la question fondamentale de la « philosophie scientifique » [en français dans le texte], entendue comme une théorie de la science exempte de métaphysique. Comme questions à débattre, sont envisagées les problèmes syntactico-logiques, les problèmes de la théorie des probabilités et de l'induction, l'application de la logique de la science aux disciplines particulières, la sociologie de la science et l'histoire des sciences. Le congrès se tiendra à Paris du 15 au 23 septembre 1935. La correspondance est à adresser au secrétariat du comité : Mundaneum Institut, Den Haag (Holland), Obrechtstraat 267. De plus amples précisions seront données dans *Erkenntnis* (*Erkenntnis* 1 (1935), p. 2).

Une année pleine de rebondissements. Aussitôt rentrés de Prague, les deux hommes se mettent au travail. Le congrès a lieu dans un an et il y a beaucoup à faire. « Nous sommes vraiment des gens appliqués » remarque Neurath le 18 septembre. Les deux premiers objectifs sont clairs : trouver une date, trouver un titre. Autant le premier est assez vite réglé, autant le second donne lieu à d'âpres discussions. Neurath tient pour *unité de la science*, Rougier pour *philosophie scientifique*, chacun invoquant en sa faveur toute sorte d'arguments. Ainsi, Neurath affirme : « “philosophie scientifique”, personne parmi nous ne parle ainsi » (Neurath à Rougier, 18 septembre 1934). Déclaration quelque peu surprenante, si l'on veut bien considérer que l'équivalent berlinois du Cercle de Vienne n'était autre qu'une *Association de philosophie scientifique* ; il est vrai que son fondateur, Reichenbach, et Neurath ne s'estimaient guère. Plus intéressant, il fait valoir qu'à la différence de « philosophie scientifique », qui désigne un domaine, « unité de la science » désigne une tâche à accomplir. Et, signe du lien étroit existant pour lui entre ces congrès et l'encyclopédie qui lui tient à cœur, il ajoute que la fondation Rockefeller n'a plus d'argent pour la philosophie, mais en a encore pour la science, surtout quand s'y ajoute un souci pédagogique (Neurath à Rougier, 10 décembre 1934). La solution retenue prendra la forme d'un compromis et c'est ainsi que, des six congrès pour l'unité de la science qui se sont tenus, dans des conditions parfois précaires, de 1935 à 1941, le premier est le seul à porter un sous-titre : ce sera aussi un « Congrès international de philosophie scientifique », et c'est sous ce seul nom que seront publiés les Actes.

A peine cet accord est-il obtenu, que surgit une nouvelle difficulté. Rougier annonce à son interlocuteur que les financements sur lesquels il comptait du côté français n'arrivent pas ; il déclare qu'il est impossible d'organiser le congrès dans les délais prévus et qu'il faut en conséquence reporter à une date ultérieure. Comme on le verra, la difficulté se représentera et, dès la fin novembre 1934, Rougier l'avait donné à entendre : « plus le congrès aura lieu tard, mieux ce sera » (Rougier à Neurath, 29 novembre 1934). Dans ces propos, il convient de distinguer deux aspects. Avant tout, Rougier se contente de rapporter le résultat de ses démarches auprès des différents bureaux dont l'appui est indispensable. Or, s'il est vrai que le gouvernement français est prêt à financer cette manifestation, il est déjà en train de préparer le prochain congrès international de philosophie de 1937, où sera commémoré le tricentenaire de la publication du *Discours de la méthode*, et qui se tiendra en même temps que l'exposition universelle. Mieux vaut ne pas disperser ses efforts et tenir le congrès en même temps que le congrès international de philosophie. — Toutefois, il faut faire aussi la part de motifs personnels. En poste au Caire jusqu'en juin, Rougier est loin des centres de décision, ce qui ralentit considérablement ses démarches. De plus, il s'était engagé à donner en juin, à l'Institut universitaire des hautes études internationales de Genève, une série de conférences dont la préparation lui prenait déjà une bonne partie de son temps.

Mais Neurath peut faire valoir les décisions prises à Prague. Le 11 février, l'affaire est donc réglée : tout le monde est d'accord pour Paris 1935. « Also, los ». Rougier se met immédiatement au travail : « je vais écrire à Gonseth, Enriques, Cavailles, qui m'ont promis des communications », annonce-t-il le même jour. Neurath en fait autant : il rédige un projet d'invitation, et propose un nouveau découpage en sections, de façon à pouvoir commencer à élaborer un programme.

C'est alors que survient un nouveau rebondissement. Le 10 mars, Rougier, qui est toujours au Caire, écrit à Neurath : ma femme est sur son lit de mort. Cinq jours plus tard, c'est un télégramme : « ma femme est décédée, serai Paris fin mars. Arrêtez tout ». Le 19, à bord du navire qui le ramène en France, il demande à nouveau que le congrès soit reporté à l'année suivante. La réponse immédiate de Neurath, le 21, est dans la ligne des précédentes : on continue, quitte simplement à être moins ambitieux. Et il précise un peu plus tard : Carnap, Frank et moi sommes d'accord : Il faut absolument que cela ait lieu en 35. En effet, les membres du mouvement ne cherchent pas la publicité ; ce qu'ils veulent, c'est avoir

l'occasion de se revoir, d'échanger, et cela d'autant plus qu'ils sont maintenant dispersés. De plus il y a différentes questions pratiques à régler, comme l'uniformisation du symbolisme logique ou, ce qui importe beaucoup plus à Neurath, la validation du projet d'encyclopédie. Une fois de plus, Rougier est obligé de se rendre à ces raisons.

Mais l'accord acquis le 27 mars est aussitôt remis en question, non par Rougier, mais par les institutions françaises qui une fois encore se dérobent. Le premier avril, c'est un nouveau télégramme : « congrès, même modeste, absolument déconseillé en 35 », vite suivi d'un autre : « prière arrêter les frais et les circulaires ». Dès son arrivée à Paris, Rougier a en effet repris ses contacts, au ministère ou auprès des universitaires, comme André Lalande ou Emile Bréhier. C'est toujours la même réponse : un congrès en 35 est voué par avance à l'échec, alors qu'en 36 on peut compter sur un congrès honorable, et même, en 37, sur un très grand congrès. Ce n'est pas seulement que l'administration mise sur l'année où doit avoir lieu l'exposition universelle et où on promet toute sorte de facilités. On voit apparaître un autre motif, qu'on ne cessera de retrouver par la suite : « le ministère ne veut pas que le congrès ne soit qu'une réunion d'étrangers sans collaborateurs français » or ceux-ci se dérobent faute de temps (Rougier à Neurath, 3 avril 1935). Dans ce conflit entre le point de vue de l'organisation accueillie et celui du pays d'accueil, Rougier sert une nouvelle fois d'intermédiaire ; mais en tant que membre du comité d'organisation, il doit se plier à l'avis de la majorité, ce qui ne sera vraiment acquis que le 5 avril, quand Rougier écrit : Nous sommes finalement d'accord.

Il n'y a plus que cinq mois. Tout ou presque reste à faire. Le temps presse et on change donc de régime. En comparaison avec la vitesse à laquelle s'échangent les courriers électroniques, le courrier postal nous frappe aujourd'hui par sa lenteur. Il est bon de se souvenir qu'il n'en a pas toujours été ainsi : à l'époque, il pouvait y avoir trois distributions de courrier par jour et les deux co-organisateurs échangent souvent plusieurs lettres en une même journée.

Pour aller plus vite encore, Rougier, fort occupé par la préparation de ses conférences de Genève, fait une fois de plus jouer ses relations et confie à Paul Schraenen, président du Comité belge de lutte contre le cancer, l'essentiel des tâches matérielles (contact avec les imprimeurs, avec la Compagnie des wagons-lits). Habitant Bruxelles, à mi-chemin entre Paris et La Haye où réside Neurath, Schraenen est bien placé pour servir d'intermédiaire, et plusieurs rencontres entre les trois hommes auront lieu dans la capitale belge.

En réalité, les choses ne vont pas si vite que cela. Le 14 mai, Rougier explose :

Mon cher Neurath,

Nous échangeons depuis près de huit mois des tonnes de lettres, sur des sujets de détail, parfois très secondaires, et l'essentiel, l'impression de brochures et leur envoi 1°) aux Revues, aux universités, 2°) aux Instituts scientifiques, 3°) aux adhérents éventuels, n'est pas fait, à quatre mois de distance du congrès, à deux mois des vacances universitaires !!!

Je vous quitte, Schraenen et vous, le 14 avril et, un mois après, le 14 mai, j'apprends par votre lettre du 10 mai (qui me parvient seulement maintenant), que rien n'est fait : pas d'impression de brochures, pas d'envoi !! Depuis un mois, vous ne décrochez pas votre téléphone, vous ne télégraphiez pas à Schraenen, vous ne le mettez pas en demeure ou d'imprimer, ou de vous envoyer mon texte pour le faire imprimer vous-même !!! Et de tout cela, je suis averti quand ? Juste deux jours avant mon retour au Caire, si bien que vers le 5 ou 6 juin, lorsque je serai de nouveau en France, je me trouverai en présence de la même léthargie, au même point mort dans la préparation du Congrès !! Cette situation est intolérable, elle est même ridicule. Je viens d'écrire à une vingtaine de personnes pour leur demander des communications, elle n'ont pas même reçu un prospectus sur le Congrès : elles ne savent ni à combien montent les inscriptions, ni le lieu, ni les avantages touristiques. Pour ma part, je ne veux pas endosser ce ridicule. Je vais abandonner toute participation à la préparation de ce Congrès si, d'ici dix jours, les brochures ne sont pas imprimées et envoyées ! Je ne répondrai à aucune question de détail tant que l'essentiel n'aura pas été fait.

Téléphonez à Schraenen de vous envoyer sur le champ, le jour même, le texte que j'ai établi. [...] Je veux qu'avant le premier juin tout soit exécuté. Il faut cesser de faire du byzantisme et passer à l'action ! J'écris à Schraenen dans le même sens, lui reprochant de nous avoir fait perdre inutilement un mois précieux à ne rien faire.

[...] Je regrette tout le temps que j'ai consacré à ce congrès, qui sera un congrès manqué. J'espérais être mieux secondé. Ma vie est harassée, surmenée, accablée, et ceux qui restent sans se déplacer ne sont pas capables d'agir.

J'attends au Caire (même adresse) de vos nouvelles, mon cher Neurath. Arrangez-vous avec Schraenen, allez le voir, disputez-vous, mais aboutissez à quelque chose » [le soulignement, dans le texte].

Neurath lui répond sur le champ :

« Les explosions soulagent le cœur, même quand elles sont envoyées à de mauvaises adresses. Pensez à tout ce que j'ai supporté dans les mois passés, sans exploser. Obtenir l'accord du ministère, puis c'était un autre accord, puis rien ne devait venir, puis si quand même, et le temps passait, etc. C'était épouvantable.

Le deuil qui vous a frappé était aussi un dur coup du destin pour notre travail. Il a fallu du temps pour que vous vous décidiez finalement à donner votre accord. Je comprends très bien cela. Puis vinrent d'autres difficultés, jusqu'à ce que finalement tout s'arrange avant notre rencontre à Bruxelles » (16 mai 35).

L'incident étant clos, tout le monde se remet au travail. Rougier est d'autant plus actif qu'il a enfin fini les conférences de Genève. « Le congrès absorbe tout mon temps » écrit-il à son correspondant. La question des salles, des affiches, des patronages (l'Institut d'Histoire des Sciences, dirigé par Abel Rey, et le Centre international de synthèse, dirigé par Henri Berr) est facilement réglée. Mais il se heurte à une dernière difficulté, de taille : les philosophes français qu'il sollicite ne répondent pas, ou répondent négativement. En fonction des réponses, Neurath élabore, modifie, retouche le programme

Début juillet, un dernier incident se produit. C'est « l'affaire Boll », qui n'aura heureusement aucun effet sur l'avancée des préparatifs. Si Marcel Boll (1886-1971) est aujourd'hui bien oublié, il n'en a pas moins joué un rôle de premier plan dans la diffusion des écrits du Cercle de Vienne entre les deux guerres⁶. A la place d'une carrière universitaire à laquelle il semblait destiné, ce docteur ès sciences, élève de Paul Langevin, enseigna, de 1910 à 1946, la physique à l'école des Hautes études commerciales (HEC), établissement privé dépendant de la Chambre de Commerce de Paris, ce qui lui laissait tout loisir pour écrire et lui permit d'être un des vulgarisateurs les plus prolifiques de son temps. C'est ainsi que, dès 1929, dans la chronique scientifique qu'il tenait régulièrement au *Mercure de France*, il a été amené à rendre compte des travaux de Schlick et que, de 1932 à 1936, il a traduit et préfacé, dans les *Actualités scientifiques et industrielles* que publiait Hermann, sept ouvrages de Carnap, Frank, Reichenbach, Schlick ou encore Hahn. Dès 1931, sans doute par l'intermédiaire de Frank, qui connaissait très bien Paul Langevin, il était en contact avec Neurath. Il a donc incontestablement précédé Rougier comme introducteur en France du Cercle de Vienne et des courants apparentés. Est-il vrai que, comme il le prétend, ce soit lui qui les ait fait découvrir à son cadet ? C'est vraisemblable, si l'on considère que les premières lettres de celui-ci à Schlick ou à Reichenbach sont écrites aussitôt après la publication de l'article du Larousse mensuel illustré, *La philosophie scientifique. Son développement depuis le début du XXe siècle*, qui aurait été écrit à la demande de Boll (Schöttler 2015, p. 3 et 19). Ce qui est sûr, c'est que les deux hommes se sont fréquentés et que le nom de Boll apparaît régulièrement dans la correspondance, et cela dès le début. Il vaudrait donc la peine d'en savoir davantage sur les relations qu'ils ont entretenues jusqu'à l'été 1935. A cette date Rougier, sans doute sur les instances de Frank, qui s'étonne de l'absence de Boll, reprend contact avec ce dernier. Voilà comment il décrit, le 4 juillet, le résultat de cette démarche :

⁶ Voir Schöttler (2015).

« Je n'ai pas réussi à être le Ribbentrop capable de ramener M. Boll au Comité et au Congrès. Bien au contraire.

J'ai écrit à Boll la lettre la plus aimable et la plus pressante. Je lui ai rappelé qu'il devait venir avec moi au Congrès de Prague ; que, ne l'y ayant pas trouvé, j'avais dû prendre en son absence des décisions que je lui ai aussitôt soumises par lettre — ne l'ayant pas rencontré à Paris en septembre avant mon départ pour le Caire — ; qu'à ma lettre de septembre, il avait répondu par une fin de non-recevoir, en invoquant l'unique prétexte de Pierre Janet⁷ ; que Pierre Janet n'assisterait pas au Congrès et qu'on pouvait laisser tomber son nom du Comité définitif pour lui faire plaisir. Il m'a répondu par une lettre injurieuse dont j'envoie l'original à Frank et dont je vous communique la copie. Je n'avais pas compris le sentiment de jalousie qui le dressait contre moi. Jamais je n'aurais accepté à Prague d'organiser du Caire un Congrès à Paris, si je n'avais cru pouvoir compter sur la collaboration active de Boll, non pas en qualité de « remplaçant », mais en qualité d'ami [...]. Sa lettre est d'autant plus ahurissante que, quelques jours auparavant, Freymann⁸ l'avait longuement raisonné, lui prouvant le tort qu'il se faisait en se retranchant volontairement du Comité et du Congrès, en en se brouillant stupidement avec le Général Vouillemin. Boll s'est fait exclure de l'Université (il était professeur au Lycée Arago), des laboratoires de Physique expérimentale du Collège de France (il y a une lettre de Boll placardée depuis 12 ans), de la Cité Pierre Curie, de plusieurs maisons d'édition [...] pour violences verbales [...] J'étais son dernier ami français [...]. Toutefois, je dois maintenant vous avouer que Langevin, Abel Rey et les collaborateurs de Louis de Broglie : Petiau, Destouches, Renaud, Kurpa m'avaient posé la question préalable : refus de collaboration si Boll en était. Son auto-éviction nous amènera de nombreuses collaborations ».

Dans une lettre à Neurath du 3 Juillet, Boll, qui semble avoir été de caractère particulièrement irascible, donnera sa propre version des faits, qui ne s'accorde que partiellement avec celle de Rougier, dont le témoignage est donc sujet à caution. Malgré une lettre presque suppliante de Neurath, Boll ne participera ni au Congrès de 35, ni d'ailleurs à celui de 37 mais, à défaut d'aller à Copenhague en 1936, il enverra un texte qui sera publié dans *Erkenntnis*.

Les deux co-organisateurs n'ayant pas besoin de s'écrire pendant le congrès, la correspondance ne nous apprend rien sur son déroulement proprement dit. Elle reprendra aussitôt après, et traitera essentiellement de la publication des Actes. Dans la mesure où ils sont membres de différents comités, les deux hommes continueront à s'écrire régulièrement jusqu'en 1938. La dernière lettre conservée à Haarlem est de Neurath et date du 24 avril 1940 ; le plus vraisemblable est que son destinataire ne l'ait jamais reçue. De ce qui précède, il ressort que les rapports entre les deux co-organisateurs n'ont pas toujours été faciles, ce que confirme les confidences faites à des proches. C'est ainsi que Rougier écrivait à Schlick, le 16 juin 1935 « Je ne savais pas ce que c'était que collaborer avec Neurath dans la préparation de ce congrès que je me suis bien ingénument mis sur le dos. Neurath est mûr pour la bureaucratie soviétique la plus byzantine. Il a le génie de la complication inutile »⁹. Neurath, de son côté, n'est pas plus tendre : « Rougier a, je trouve, des manières incroyablement dictatoriales, quand il pense qu'il peut se le permettre, et je suis content que notre prochain congrès n'ait pas lieu à Paris »¹⁰. Il est vrai que les deux Viennois n'éprouvaient guère de

⁷ Le nom de Pierre Janet, professeur au Collège de France, figurait parmi les membres du comité scientifique international.

⁸ Paul Freymann était alors le directeur des éditions Hermann, qui publiaient les *Actualités Scientifiques et industrielles*, où paraîtront les Actes du colloque de 1935.

⁹ On comparera avec le jugement porté par H. Feigl, signalant « Neurath's senile termino-phobic objections (against the term « explanation » etc.) and his complete misunderstanding of the aim of my contribution » (Feigl à Ch. Morris, 16 août 1944, dans Reisch 2005, p. 204).

¹⁰ Neurath à Frank, 4 juin 1937, dans Padovani 2006, p. 241. La lettre de Rougier du 14 mai 1935 citée plus haut illustre assez bien ce qui est dit ici de ce dernier.

sympathie pour « les deux R », Rougier et Reichenbach, à qui ils reprochaient un même manque de diplomatie.

La non réception de la philosophie scientifique en France et le rôle qu'a pu y jouer Rougier.

La correspondance avec Neurath témoigne de la difficulté rencontrée par Rougier pour convaincre ses compatriotes de participer au congrès qui se tenait chez eux : « J'ai écrit plus de 100 lettres : pour les uns, c'est le temps sacré des vacances, d'autres invoquent leur incompétence [...] Il n'y a que les jeunes qui marchent ». Le constat revient comme un leitmotiv lancinant : « ce qui ne vient pas, ce sont les communications ». Quatre-vingts ans plus tard, cette situation ne peut manquer de nous interpeller : en 1935, puis en 1937, la France accueille les deux congrès les plus importants du mouvement ; sur le grand comité international constitué en 1935, plus d'un tiers (12 sur 33, ou après son agrandissement, 13 sur 37) sont Français, alors qu'il n'y a que quatre Anglais. Et pourtant, l'histoire a retenu une toute autre version des faits, où la France apparaît, non sans raison d'ailleurs, comme la grande absente. Comment expliquer une telle situation ? Plus précisément, vu la place qu'a occupé Rougier dans le mouvement, et vu toutes les controverses dont il a fait l'objet, il est difficile d'échapper à la question : dans quelle mesure ne serait-il pas responsable de cette non-réception ? A quoi il faut, semble-t-il, répondre : oui, il a sa part de responsabilité, mais qu'il ne faut pas surestimer. Le phénomène est beaucoup plus complexe, et il convient de distinguer au moins trois facteurs.

Certes la personnalité de Rougier n'a rien de facile et il n'a pas su rallier les forces existantes. On a déjà cité le jugement de Neurath ou évoqué la façon dont il a écarté Marcel Boll. D'autres groupements auraient pu être partie prenante et Neurath ou Frank, qui avait des relations suivies avec la France, auraient volontiers souhaité une participation plus grande du Centre de Synthèse, avec lequel ils collaboraient déjà¹¹. Si Boll passe la mesure quand il le traite de « spécialiste consommé de l'arrivisme, des intrigues de salon et de l'auto-propagande internationale » (Boll à Rougier, 27 juin 35) il semble bien que Rougier ait eu, en la circonstance, tendance à « tirer la couverture à lui ». On se gardera, toutefois, d'accorder trop d'importance à ce premier facteur. S'il travaille seul, il n'est sans doute pas totalement responsable du vide qu'il trouve autour de lui et le colloque Lippmann, qui fut lui aussi un grand succès, montre qu'il savait collaborer avec d'autres quand les circonstances s'y prêtaient.

Tout aussi importante, sinon plus, est la situation générale faite à la philosophie scientifique dans l'université française. A quelques rares exceptions près, cette dernière s'est montrée hostile au positivisme, quelque forme qu'il ait prise. A cet égard, il est très symptomatique que les conférenciers français de 1935, ou les membres des comités, soient majoritairement des scientifiques. Certes, on pourra faire valoir qu'une telle attitude n'est pas propre à la France. Si les Allemands ou les Polonais ont dû s'exiler, ce n'est pas seulement pour des raisons politiques et Carnap ou Gödel, par exemple, avaient conscience que la communauté philosophique de leur pays ne leur était pas favorable. L'attitude de la communauté philosophique française ne se laisse toutefois pas comparer à celle de l'Allemagne ou de la Grande-Bretagne où, sous une forme sans doute élargie (Wittgenstein, Frege, Popper), ces courants ont vite retrouvé une place. Invoquer les orientations générales de la communauté philosophique française, faites d'indifférence plus que d'hostilité, ne suffit donc pas.

Pour trouver des motifs plus spécifiques, il faut se tourner vers ceux qui auraient pu se reconnaître dans les objectifs poursuivis par Rougier et partant collaborer à l'entreprise, à savoir vers la communauté plus réduite des épistémologues. On se trouve alors face à des

¹¹ Voir Soulez 1993 et 2006 et Schöttler 2006.

difficultés de deux ordres. La première est la place, jugée excessive, accordée à la logique dans la philosophie scientifique. Depuis Descartes, il est de bon ton en France de mépriser la logique, surtout la logique formelle. Entre les deux guerres, Rougier est un des seuls à vouloir faire, en philosophie, une place à la nouvelle logique, et cela avant même d'entrer en contact avec les Allemands¹². Il y a toute raison de penser que ce qu'il faut bien appeler le rejet de la logique formelle a joué un rôle décisif dans l'attitude des épistémologues français.

A ce facteur objectif viennent se surajouter des questions de personne, mais qui cette fois ne mettent pas en cause la seule personnalité de Rougier. Il est établi que celui-ci entretenait de très mauvais rapports avec Léon Brunschvicg¹³, alors tout puissant dans la communauté philosophique française, et notamment en philosophie des sciences (c'était le patron de thèse de Cavailles). Cette situation a certainement contribué, elle aussi, à faire le vide autour de Rougier. Quelques années plus tard, « l'affaire Gonthier », qui est comme le pendant de l'affaire Boll et qui est souvent évoquée dans la correspondance (Neurath comprenant cette fois beaucoup mieux la position de Rougier), a elle aussi contribué à isoler encore davantage Rougier. En septembre 1938, lors d'une rencontre de philosophes français des sciences qui s'est tenue en Bretagne à Lannion, Gonthier a en effet monté les participants (parmi lesquels Cavailles, Bachelard, Destouches, Fréchet, Brillouin...) contre Rougier (Bernd & Marion, p. 34, Padovani p. 242 ; voir également la lettre de Rougier à Neurath du 17 juin 1938).

Quant à l'intéressé, voilà comment, rétrospectivement, il jugeait la situation.

« Je n'eus à déplorer que l'absence totale des philosophes français, en particulier ceux de Sorbonne. Ils alléguaient le temps des vacances. En réalité, la nature des questions dont on allait débattre leur échappait entièrement. Pour la plupart, la philosophie consistait à commenter les auteurs inscrits au programme de l'agrégation de philosophie : c'étaient d'excellents historiens de la philosophie. Pour d'autres, la philosophie commençait, sous le nom de métaphysique, là où cesse la juridiction des sciences, ce qui les dispensait de l'énorme effort de les étudier. [...] En ce qui me concerne, les philosophes français ne me pardonnèrent jamais la gêne dans laquelle je les avais mis avec mon Congrès international trop bien réussi. C'est pourquoi j'ai dû accomplir une partie de ma carrière à l'étranger »¹⁴.

En fin de compte, il faut bien reconnaître qu'avec Boll ou Rougier, la philosophie scientifique n'avaient pas misé sur les bons chevaux. Plus que marginal, le premier n'existe tout simplement pas pour la communauté philosophique. Quand au second, il est lui aussi très vite marginal, non seulement par ses options philosophiques, qui auraient pu être en partie partagées par certains, mais en raison de ses longs et fréquents séjours à l'étranger (quatre ans à Rome, deux ans au Caire, un an en mission en Europe centrale) qui le tenaient éloigné de la scène philosophique.

En dépit de ce manque d'échos en France et contrairement aux prévisions pessimistes de Rougier, le congrès de 1935 n'en fut pas moins un succès, Au 31 août, Neurath avait enregistré 122 inscrits et Rougier, plus tard, parlera de 160 participants. Quant aux deux co-organisateurs, leurs chemins, comme on sait, ne tardèrent pas à diverger. Pour tout une génération, Neurath, mort en 1945, ne sera plus que « l'homme du bateau », que Quine se plaisait à opposer à Carnap ; et Rougier, l'auteur de « Mission secrète à Londres (les accords Pétain-Churchill) », ouvrage qui lui valut tant de déboires après 1945.

¹² Sa « Structure des théories déductives », un des rares ouvrages consacrés à la logique moderne en France entre les deux guerres, a été publié en 1921. Sur la question voir Bourdeau 2014.

¹³ Voir Berndt et Marion, p 28.

¹⁴ Allais 1990, 46-47; la dernière affirmation est contestable, dans la mesure où les postes à Rome ou au Caire précèdent le congrès et que le séjour aux USA, de 1940 à 1944, ne doit rien à l'animosité des philosophes français.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Allais, Maurice,
1990, *Louis Rougier, prince de la pensée*, Lourmarin de Provence, Les terrasses de Lourmarin.
- Berndt, Claudia et Marion, Mathieu,
2006 « Vie et œuvre d'un rationaliste engagé : Louis Rougier (1889-1982) », *Philosophia Scientiæ* 10 (2), p. 11-90.
- Bourdeau, Michel,
2014 « La logique à la croisée des chemins : la controverse Goblou-Rougier sur la nature du raisonnement déductif (1907-1921) ». *Revue d'Histoire des Sciences*, 2014, 67-2, p. 311-330
- Hegselmann, Rainer,
1985 « Die Korrespondenz zwischen Otto Neurath und Rudolf Carnap 1934-1945 », in H.-J. Dahms (éd.), *Philosophie, Wissenschaft, Aufklärung, Beiträge zur Geschichte und Wirkung des Wiener Kreis*, Walter de Gruyter, Berlin-New-York, 1985, p. 276-290.
- Padovani, Fabia,
2006 « La correspondance Reichenbach-Rougier des années trente : une 'collaboration amicale', entre empirisme logique et exil », *Philosophia Scientiæ* 10 (2), p. 233-250.
- Reisch, George,
2005 *How the Cold War Transformed Philosophy of Science : To the Icy Slope of Logic*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Rougier, Louis
1931a « La philosophie scientifique. Son développement depuis le début du XXe siècle », *Larousse mensuel illustré*, 8, n. 293, p. 752-755.
1936a « Avant-Propos », *Actes du Congrès international de philosophie scientifique, Sorbonne*, Paris, Hermann, vol. I, p. 3-6.
- Sandner, Günther,
2014 *Otto Neurath, Eine politische Biographie*, Vienne, Szolnay.
- Schöttler, Peter,
2006 « Le Centre International de Synthèse et l'Autriche », *Austriaca* 63, p. 99-117.
2015 « From Comte to Carnap. Marcel Boll and the Introduction of the Vienna Circle », *Revue de synthèse*, 6^e série (2015), p. 207-236.
- Soulez, Antonia
1993, « The Vienna Circle in France (1935-1937) », in : F. Stadler (ed.), *Scientific Philosophy : Origins and Developments*, Dordrecht/Boston/London: Kluwer, p. 95-112.
2006, « La réception du Cercle de Vienne aux congrès de 1935 et 1937 à Paris ou le "style-Neurath" », in M. Bitbol et J. Gayon (éds), *L'épistémologie française, 1830-1970*, Paris, PUF, p. 27-66.